

## Le repeuplement de Biot en 1470

---

Le repeuplement de Biot par des gens du val d'Oneille, en 1470, n'est pas un fait isolé. Il s'inscrit dans le processus d'un vaste courant d'émigration qui porta alors et pendant plus d'un demi-siècle de véritables colonies de familles originaires de la *Riparia Janue occidentis* (la Riviéra du Ponant) vers les régions sises au-delà du Var, où elles étaient établies par les seigneurs dans des villages abandonnés, sous le régime de l'emphytéose perpétuelle. Il convient donc, avant de se pencher sur le cas de Biot, de rechercher quelles ont pu être les raisons qui déterminèrent ce courant d'émigration massive. Nous devrions, pour le faire exhaustivement, partir de très loin et remonter même à l'antiquité romaine et pré-romaine.

Avant la fondation de Marseille (600 ans av. J.-C.) un peuplement homogène qui avait pris, tôt ou tard (de l'intérieur ou de l'extérieur) l'appellation de Ligurie, couvrait sans interruption le pays littoral entre Gênes et Marseille — un pays plus abrupt et sauvage à l'est du Var, plus paisible mais également tourmenté à l'ouest de ce fleuve jusqu'à Marseille. Cette nuance d'ordre géographique — le caractère plus ouvert et plus souple de ce qui allait devenir le milieu provençal, celui plus fermé et plus difficile du milieu ligurie proprement dit — a conditionné depuis toujours les destinées de nos deux pays et même leur appartenance respective à la Gaule et à l'Italie dans l'organisation romaine qui, au fond, *mutatis mutandis*, dure encore aujourd'hui. En dépit de la divergence de ces horizons, vers la France et vers l'Italie, et peut-être à cause de cela, la Provence orientale et la Ligurie occidentale ont été depuis toujours appelées à se connaître de près, à échanger leurs ressources, à les intégrer dans des économies complémentaires. Le blé de Fréjus a nourri pendant des siècles la Riviéra de Gênes, tandis que les pâturages des Alpes ont

toujours créé des courants de transhumance entre la Ligurie et la Provence, les eaux abondantes des vallées ligures ont facilité le développement de l'agriculture et des forêts au bénéfice de ces deux pays. Bref, qu'il s'agisse d'un fait économique et géographique ou d'un facteur ethnique (une chose n'exclut pas l'autre), il est incontestable que nous nous trouvons là, dès l'époque pré-romaine, devant un parallélisme constant en bien des domaines dans les phénomènes de substrat et qu'à l'époque romaine des rapports intimes se manifestent entre les deux pays de part et d'autre du Var : il suffit de penser, comme indice principal, à la famille de Cneus Julius Agricola, fixée en partie à Fréjus et en partie à Vintimille.

Mais il n'est pas tout à fait nécessaire de remonter si loin pour expliquer la migration des cinquante familles du Val d'Oneille qui rebâtiront Biot en 1470. Cette migration, qui fut donc suivie d'une série de mouvements analogues pendant cinquante ans, a son premier point de départ dans une situation historique qu'il faut éclaircir, pour la région qui nous intéresse, depuis le XIII<sup>e</sup> siècle.

Après avoir établi leur frontière, qui restera définitive — coupant la vallée de la Roya, mais laissant Vintimille à l'Italie — la République de Gênes et le royaume angevin de Provence vécurent longtemps, de 1261 au XV<sup>e</sup> siècle, une histoire vraiment commune et interdépendante, face à une situation ethnique ancestrale et à des exigences d'ordre économique et démographique constantes. Dans cette histoire commune la multiplication des seigneuries et l'alternance des compétitions entre Guelfes et Gibelins (qui intéressa non seulement la Ligurie génoise mais aussi la Provence) provoquèrent des mutations incessantes dans les relations politiques générales et particulières. Mais, en même temps, des raisons moins apparentes unissaient les gens de la Riviera du Ponant et celles de la Provence orientale autour de l'axe des Alpes-Maritimes, entre Roya et Var.

La Riviera avait été soumise par la force à la domination génoise pendant le XIII<sup>e</sup> siècle et, malgré ses intérêts communs avec Gênes et le reste de la Ligurie, voyait dans la Provence son dernier refuge et une compensation pour son indépendance perdue. Par opposition la région de

la Provence, surtout à l'est de l'Esterel, avait de plus en plus des vues sur l'Italie, soit sur la Ligurie, soit sur le Piémont, du fait que, en même temps que les populations de la Riviera perdaient leur indépendance, entre 1250 et 1260, les comtes de Provence avaient pénétré profondément dans l'Italie du Nord, déferlant dans la plaine piémontaise, jusqu'au nord de Gênes, et y développant ainsi une politique de liaison avec l'Italie septentrionale. La région de Nice, des deux côtés du Var, était la véritable base de départ des Angevins pour leur poussée vers le Piémont, d'où de multiples relations de guerre et de paix, entre les deux côtés des Alpes, et un certain rapprochement entre la vie provençale, celle des Alpes italiennes et celle aussi de la Riviera génoise.

Cette liaison se développa d'une façon constante à travers les vicissitudes du XIV<sup>e</sup> siècle. Elle donna lieu à cette communauté maritime et surtout commerciale que les documents des archives mettent au jour et elle marqua un brusque tournant le jour où, par suite de l'effondrement du règne de la reine Jeanne, la Provence orientale se trouva à la merci des factions et des différents seigneurs qui avaient déjà solidement pris pied entre Vintimille et l'Esterel. Il s'agit des plus grandes familles de la région, pour la plupart d'origine génoise et bien enracinées sur la frontière et au-delà de la frontière de la République, toujours prêtes à s'appuyer sur le comte de Provence pour se sauver, mais en même temps pour sauvegarder et renforcer leurs domaines.

C'étaient d'abord les descendants des comtes de Vintimille qui, réfugiés à Tende et maîtres du couloir qui relie depuis toujours la Provence au Piémont, avaient en réalité empêché la Provence d'établir une communication directe et facile avec ses possessions piémontaises. Ils avaient pris en quelque sorte leur revanche, soit vis-à-vis de Gênes, soit de la Provence pour la perte de leur ancien comté (en 1261), en réalisant un mariage avec la Cour de Constantinople qui leur donna le nouveau titre de Lascaris. De Tende, dès que la Provence fut mise en échec, ils descendirent d'un côté sur Nice (où leur palais témoigne encore de leur influence pendant des siècles), de l'autre au-delà du Var sur Châteauneuf-de-Grasse et même sur Antibes, dont ils obtinrent seulement une part. Ensuite venaient les Gri-

maldi, puissamment installés sur le rocher de Monaco, mais aussi maîtres de la haute vallée du Var avec leur fief de Beuil, dont l'influence fut déterminante dans la dédition de Nice au comte de Savoie en 1388. En même temps que cet événement d'importance exceptionnelle se produisait — qui coupait par un coin savoyard le territoire génois et le territoire provençal après des siècles de contiguïté — les Grimaldi, qui s'étaient fixés durablement à Cagnes, s'installèrent en 1383 à Antibes.

Ainsi, dans cette fin de siècle, une nouvelle géographie politique se créa dans les Alpes-Maritimes : Nice et la rive gauche du Var isolés de la Provence par la frontière du Var ; la République de Gênes séparée de Nice par le verrou monégasque et reliée à l'arrière-pays piémontais ; les Grimaldi contrôlant la mer de Monaco et d'Antibes avec son arrière-pays ; les Doria de Dolceacqua et les Lascaris de Tende gardant leur autonomie et s'appuyant sur Gênes ; et encore les Lascaris de la région de Grasse tendant à attirer à nouveau cette puissante commune dans le rayon de l'influence et de l'économie génoise. Tout cela à travers de rudes contrastes et des guerres dynastiques ou autres dont la destruction totale de Biot, en 1387, ne fut qu'un épisode, accompagné par bien d'autres, qui transformèrent la région entre le Var et la Siagne en un champ de luttes acharnées et ruineuses.

La région d'Outre-Var, marche frontière provençale mais en fait plus que jamais autonome et livrée à elle-même, fut donc alors le théâtre d'un jeu politique assez subtil, mené en coulisse par Gênes qui visait à harceler le Piémont, avec l'aide soit des comtes de Tende, soit des Doria de Dolceacqua, de San Remo et d'Oneille, soit des Grimaldi de Monaco, d'Antibes et aussi avec ceux qui, après avoir appelé les comtes de Savoie, les avaient abandonnés. Il fallut un demi-siècle, c'est-à-dire la première moitié du xv<sup>e</sup> siècle, pour que la Provence se relève de ses ruines, jusqu'au règne du roi René qui fut d'ailleurs le dernier comte de Provence et qui transforma en 1481 la frontière provençale du Var dans son cours inférieur en une frontière française.

Il faut considérer d'ailleurs qu'à cette époque la République de Gênes n'était pas encore un Etat au sens moderne du mot, comme elle le deviendra après l'œuvre d'André Doria, du *xvi<sup>e</sup>* au *xviii<sup>e</sup>* siècle. Elle constituait surtout une grande puissance maritime et économique, une grande ville exerçant ses pouvoirs territoriaux sur la Riviera par l'occupation militaire et en même temps par une série d'accords et traités de soumissions ou d'amitié, étendant son action bien au-delà de l'étroite bande littorale qui était tombée sous sa coupe et dont la population protestait et se rebellait à chaque occasion propice. Les grandes familles génoises jouaient un rôle prépondérant dans cette forme de domination, par la versatilité avec laquelle elles faisaient la politique de leur ville-même et en même temps leur politique familiale et personnelle, leurs guerres de rivalité ou de faction. Au *xv<sup>e</sup>* siècle Gênes devait surtout se défendre, désormais, de son arrière-pays : soit des comtes de Savoie, qui s'étendaient petit à petit sur la partie occidentale de la plaine du Pô et étaient en train de créer l'Etat piémontais ; soit (au centre de cette plaine) des ducs de Milan, qui à plusieurs reprises soumièrent le territoire génois à leur protectorat intéressé et à leur domination. C'était alors la France qui intervenait, et elle le fit plusieurs fois, pour sauver les Génois. Elle ne le faisait pas, à son tour, sans oublier ses propres intérêts, car son programme, toujours plus précis, se dessinait, d'absorber la Provence et d'étendre son jeu vers la Méditerranée, ce qui devait devenir une réalité après la mort du roi René en 1481.

Cette évolution de l'histoire, surtout après la prise de Constantinople, en 1453, qui avait mis pratiquement fin au domaine colonial génois au Proche-Orient, obligeait la République, qui n'exerçait plus d'emprise notable sur les territoires environnants, à se replier sur elle-même et à trouver d'autres débouchés vers la Méditerranée occidentale. La politique génoise de la deuxième moitié du *xv<sup>e</sup>* siècle se ressent à tous points de vue de cette situation nouvelle, et l'alliance toujours plus étroite de Gênes avec la Provence (qui était un Etat à la fois terrestre et maritime, mais un Etat obligé lui aussi à se replier sur lui-même à cause de la perte de l'Italie méridionale et de la pression française croissante) fut l'un des événements marquants de cette politique. Jamais peut-être, depuis les luttes communes

contre les Sarrasins, au *x<sup>e</sup>* siècle, et la renaissance maritime de l'époque communale, qui avait pourtant fait bientôt prévaloir les rivalités sur les intérêts communs, la Riviera génoise et la Provence ne s'étaient retrouvées plus rapprochées et vraiment complémentaires, économiquement et spirituellement, bien que séparées désormais, hélas ! au point de vue territorial par l'épine de Nice savoyarde.

L'alliance et la jonction entre Génois et Provençaux se réalisèrent surtout, sur la frontière niçoise, dans cette région comprise entre le Var et la Siagne (l'ancienne viguerie d'Outre-Siagne de la Provence, l'Outre-Var pour les Niçois) après l'échec du comte de Savoie qui, en 1388, aurait voulu s'emparer aussi du bailliage de Villeneuve, sur la rive droite du Var. Grasse, sa capitale terrestre (avec Antibes comme capitale maritime) était non seulement liée par des traités commerciaux et d'amitié à Gênes et aux autres villes maritimes de la côte ligure, mais influencée à l'époque par des seigneurs du voisinage en grande partie d'origine génoise, ou par des amis de ces seigneurs. De plus la région était protégée et guidée par une puissance religieuse telle que l'Abbaye de Lérins tournée nettement vers l'est à cette époque (elle avait parmi ses religieux des Lascaris ou des Grimaldi, ou d'autres encore provenant de Vintimille, Albenga ou de plus loin, en Italie, où la Renaissance commençait à fleurir).

C'est dans cette ambiance de vie et de cultures communes que se développèrent les manifestations principales de la Renaissance littéraire et artistique de la région, et il ne faut pas oublier que l'aire de diffusion des retables du plus grand peintre de l'école liguro-niçoise, Louis Bréa, couvre précisément une unité de culture entre l'Esterel et la Ligurie occidentale, tout comme la présence des peintres piémontais, tels que Giovanni Canavesio, montre la voie ouverte du Piémont, par Nice, à la fois vers la Provence et vers le Comté de Vintimille et le territoire d'Albenga.

La politique du roi René pour le repeuplement de l'ancienne viguerie d'Outre-Siagne se développa donc dans cette ambiance de liaison liguro-provençale, et c'est dans ce sens qu'il faut voir, entre les lignes officielles, la prise de position qui précède solennellement l'acte d'habitation de Biot,

qui n'a pas d'équivalents et qui est elle-même un document de la Renaissance littéraire et humaniste. C'était d'ailleurs un ordre religieux des plus puissants et des plus internationaux existant à l'époque, celui des Hospitaliers de Saint-Jean, héritiers des Templiers (seigneurs puis coseigneurs de Biot de 1209 jusqu'à leur abolition), qui déterminait le choix de Biot comme un point d'expérience et d'application de cette politique, en 1387, et lorsqu'il s'agit de reconstruire Biot un siècle plus tard environ. Les Hospitaliers avaient leur principale commanderie à Nice ; ils avaient implanté des maisons d'accueil et de relais le long de la Riviera italienne dans des sites maritimes, constituant, semble-t-il, une véritable organisation de voyages par mer. Ospedaletti était la première de ces étapes à l'est de Nice, Port-Maurice la deuxième. Les Hospitaliers y possédaient cette petite église en bord de mer où, en 1343, François Pétrarque vint débarquer et passer la nuit au cours de l'un de ses voyages entre la Provence et l'Italie.

Ce n'est donc pas par hasard, peut-être, que la première entrevue entre le délégué des futurs Biotois ligures, Lucas Aurigo, et les seigneurs des deux tiers de Biot, qui étaient les Hospitaliers, eut lieu (s'il faut en croire une note d'archives signalant un document malheureusement perdu) à Port-Maurice, en 1462. L'acte d'habitation ne fut cependant passé qu'en 1470, peut-être à cause de quelques difficultés soulevées par le roi René.

Il faut souligner, pour ceux qui ne connaissent pas ces détails, que Port-Maurice et Oneille forment maintenant, depuis 1923, les deux quartiers principaux de la ville d'Impéria, *una et bina* auraient dit les anciens ; mais jusqu'à notre siècle, elles ont eu une histoire bien distincte et divergente : Port-Maurice soumis directement à Gênes depuis 1200 et son chef-lieu pour toute la Riviera en tant que siège du *Capitaneus Riperie Occidentalis* (un gouverneur qui la surveillait de près) ; Oneille, avec sa vallée, enclave autonome soumise aux évêques d'Albenga au XIII<sup>e</sup> siècle, depuis 1298 fief de la famille Doria, cédée en 1576 au duc de Savoie, transformée dès lors en une *civitas fidelissima* du Piémont, émule de *Nicaea fidelis*.

La rencontre de Port-Maurice, vraisemblablement dans l'hospice-église situé près du port (et dont la reconstruction actuelle, par une coïncidence assez curieuse, est datée par une inscription de 1362, exactement un siècle

avant) pourrait donc prouver quelque chose. Est-ce une volonté d'indépendance des gens du Val d'Oneille vis-à-vis de leurs seigneurs et la tentative de recourir aux Hospitaliers et au comte de Provence pour négocier leur émigration ? C'est là le premier problème qui se pose et que nous ne sommes pas en mesure de résoudre. Fallait-il se soustraire à la seigneurie des Doria dont la main était assez lourde ? Ou bien se soumettre à un accord passé entre les seigneurs de Biot, Gènes et le comte de Provence par l'intermédiaire des Hospitaliers qui n'avaient pas d'autres moyens pour remettre à profit leur ancien domaine de Biot ?

Il est fort difficile de répondre, nous ne pouvons juger qu'*a posteriori*, à partir des faits eux-mêmes et de leurs conséquences, en essayant aussi de revoir les antécédents et en considérant, en premier lieu, qu'il ne s'agit pas d'un épisode isolé, mais d'une véritable politique de repeuplement de la Provence orientale par les gens de la Ligurie occidentale, une politique appliquée par le roi René mais qui n'est pas exclusivement de son époque.

Comme on l'a bien remarqué, les plus anciens actes d'habitation dans cette région remontent au XIII<sup>e</sup> siècle et au XIV<sup>e</sup> siècle : celui de Mons, en 1260, paraît le plus ancien connu ; ceux de La Gaude, de Cipières, de Causols suivent en 1338 et 1368. Le repeuplement de Biot se place dans un groupe autour de 1470, qui comprend La Napoule, Saint-Laurent-du-Var, La Colle, Mons. Après une pause qui correspond à la fin du roi René et à l'annexion de la Provence à la France, le phénomène revient entre 1500 et 1520 avec une nouvelle intensité : Cabris, Le Mosteyret, Le Tignet (1496), Mouans-Sartoux (1496), Auribeau (1497), Vallauris (1501), Pégomas (1513) et Valbonne (1519) ; j'en ai peut-être oublié et c'est ce que nous connaissons, car les documents ne sont pas complets ou en partie douteux. Il y en a d'autres, plus loin (Saint-Tropez, par exemple, position-clef pour la navigation génoise, repeuplé la même année que Biot), ou postérieurs (au XVII<sup>e</sup> siècle et jusqu'aux différentes vagues d'immigration italienne et non plus seulement ligure, des générations qui nous précèdent et que tout le monde connaît).



Il s'agit donc d'un véritable phénomène, je voudrais dire d'omose ethnique constante au sein des descendants de l'ancien peuple ligure, qui revint, à travers les siècles, suivant les vicissitudes politiques et dans des formes différentes, chaque fois que la partie plus âpre et moins cultivable de la côte ligure, arrivée à saturation dans ses possibilités de vivre et d'exploiter sa terre, déversait son potentiel et son surplus en le donnant à la région voisine, plus ouverte et moins rude, où les conditions du sol permettaient de nourrir une population plus nombreuse mais où les conditions politiques déterminaient des phénomènes périodiques de dépeuplement.

Pour revenir et pour nous borner aux repeuplements effectués autour de 1470, nous voyons que les quatre épisodes connus concernent tous des gens du Val d'Onelle : La Napoule en 1461, Saint-Laurent-du-Var en 1468, Biot en 1470 et enfin La Colle, encore autour de 1470, avec des gens de San Remo, qui était elle aussi, il ne faut pas l'oublier, un fief des Doria.

Au contraire les actes des premières décades du xvi<sup>e</sup> siècle concernent des gens de provenance plus variée à l'intérieur des deux diocèses d'Albenga et de Vintimille, dont dérive, paraît-il, le terme de « patois figon » pour désigner l'ancien idiome, désormais perdu, qui caractérisait ces pays. A ce sujet on a beaucoup écrit et des choses peut-être en partie inexactes. Il n'existe pas un hameau qui s'appelle *Figunie* sur la frontière actuelle de Vintimille, précédant le village de Grimaldi. *Figunie* est une forme caractéristique du dialecte mentonnais pour *Figunèi*, c'est-à-dire « Figouniers », transcrit en français, « Ficonieri » en italien s'il pouvait exister). L'historien de Vintimille, Girolamo Rossi, dans une note inédite, s'était posé le problème et avait découvert que même les gens des différents pays de la Riviera occidentale qui repeuplèrent Ajaccio en Corse, en 1520, étaient appelés *famile figonorum* dans un document officiel de l'époque, et ils étaient des hommes de Prèlà, de Boscomare, d'Alassio, d'Andagna, de Cosio, donc des vallées les plus diverses du diocèse d'Albenga. Il en concluait, peut-être avec raison, que le surnom de *figù* était donné aux paysans de la Ligurie occidentale, avec quelque mépris, par les gens du Piémont et par ceux de la montagne niçoise soumise au comte de Savoie, à cause de leur coutume, qui dure encore aujourd'hui, de faire sécher les figues et d'en

faire le commerce, et en plus, dit quelqu'un, par la coutume d'apporter une corbeille de figues comme cadeau à ceux qui les accueillaient du dehors pour leur donner du travail.

Quoi qu'il en soit de ce détail, le patois *figùn* et le patois biotenc en particulier auraient pu se prêter à des rapprochements linguistiques d'un extrême intérêt avec le patois actuel de la vallée d'Oneille dans ce sens surtout que, après 1576, le passage d'Oneille au Piémont, provoqua une évolution certaine de ce dialecte, qui est aujourd'hui sensiblement différent de celui de Port-Maurice et de Diano : le biotenc nous aurait révélé les phénomènes et les nuances du patois archaïque et exclusivement ligure d'Oneille, comme on peut le constater aujourd'hui à Alghero, en Sardaigne, où les Catalans retrouvent leur langue dans un stade archaïque de plusieurs siècles avant nous. Il faut regretter que ne puisse plus se réaliser aujourd'hui cette confrontation entre le biotenc et l'oneillais, à cause de la disparition totale de l'ancienne langue particulière que les gens de Biot avaient si longtemps conservée.

Mais nous avons désormais à fixer d'une façon plus nette le visage de cette petite patrie d'origine que les Biotois célèbrent encore aujourd'hui avec tant de fidélité : le val d'Oneille. Il ne s'agissait pas, à l'époque, du territoire tout entier des vallées d'Impéria, englobant aussi celles qui débouchent près de Port-Maurice, ni même de la vallée tout entière du torrent Impero, nom pompeux qui est né au XVII<sup>e</sup> siècle et qui a donné son nom à la ville actuelle d'Impéria, résultat de la fusion de Port-Maurice et d'Oneille et de leurs territoires respectifs. Le val d'Oneille proprement dit — ayant comme centre, au débouché vers la mer, mais à quelque distance, un vieux château, *Castelvecchio di S. Maria Maggiore* — sur un emplacement occupé peut-être déjà à l'époque des Ligures (il en manque pourtant la preuve archéologique), comprenait seulement les deux tiers de cette vallée, la partie supérieure s'appelant la *Valle del Maro* et se reliant aux groupes des vallées pré-alpines ouvertes à la transhumance et aux domaines des Lascaris de Vintimille-Tende.

Le Val d'Oneille, sous le régime des Doria, bien qu'étant une seigneurie à base féodale, avait ses propres statuts comme toutes les villes de la côte et les villages de l'intérieur, octroyés par les seigneurs eux-mêmes et réformés en 1428. Avec son économie essentiellement agricole, due à la richesse de ses oliviers échelonnés sur les deux versants de la vallée, elle était divisée en deux circonscriptions internes : le « Val d'Oneille inférieur », autour du chef-lieu et du château féodal, le *Castelvecchio*, et le « Val d'Oneille supérieur », subdivisé à son tour en deux « castellanie » : celle de Bestagno-Pontedassio en bas, celle de Monte Arosio, Torria, Chiusanico au nord. Une vie intense et très organisée, pour le peu d'espace que cette vallée représente (15 kilomètres en longueur, 4 à vol d'oiseau en largeur) et qui démontre un peuplement depuis longtemps constitué : en partie d'origine sûrement romaine, comme la toponymie le révèle, bien que transformée radicalement, dans son économie et dans son visage, par l'exploitation à « fasce » des oliviers au Moyen Age et par la nécessité d'une vie en autarcie pendant des siècles (tout d'abord comme domaine direct de l'évêque d'Albenga et complément de son diocèse jusqu'à 1298, puis comme fief des Doria, qui cherchaient à assurer leur autonomie et leur défense dans les guerres multiples du bas Moyen Age).

À cause de cette nécessité, on y cultivait, en plus des oliviers, toute sorte de blés, et ce n'est pas un hasard si Pontedassio, au cœur de la vallée, a été le point de naissance et de démarrage de la seule grande industrie de la région, celle des pâtes, la « pasta Agnesi », qui a encore là-bas aussi son petit musée.

Le port n'existait pas alors, mais seulement, comme dans plusieurs points de la côte ligure, une *Ripa maris*, une plage dans le site plus propice et plus protégé, à l'embouchure du fleuve (d'ailleurs presque toujours à sec) où les barques et les bateaux étaient mis à terre. C'est précisément aux Doria, au xv<sup>e</sup> siècle, que revient le mérite d'avoir créé la nouvelle Oneille au bord de la mer, d'en avoir fait leur point d'appui le long de la Riviera et d'avoir inspiré ainsi le courage d'Andréa Doria, le plus grand « condottiero » de la République de Gênes.

De quelles parties de ce Val venaient-ils donc ces immigrants qui ont repeuplé Biot ? La provenance des 48 familles qui en constituèrent le peloton d'avant-garde peut être bien étudiée grâce aux sources conservées aux archives des Bouches-du-Rhône et des Alpes-Maritimes, en grande partie déjà publiées et accessibles. Une comparaison de la première liste des familles participant au Parlement de Biot en 1476, six ans après leur installation, avec la situation démographique du pays d'origine donne les résultats suivants.

Les deux syndics qui figurent déjà dans les lettres patentes du roi René en 1470, Lucas Aurigo et Antoine Ardisson, paraissent deux personnages d'envergure, et le premier, qui apparaît déjà comme négociateur dans la première rencontre de 1462 à Port-Maurice, n'est pas originaire du Val d'Oneille proprement dit : il descend comme moi du village d'Aurigo, dans la vallée du Maro, presque aux sources de l'Impero ; ce nom de famille indiquant la provenance est aujourd'hui encore assez diffusé dans la province d'Imperia tout entière et ailleurs : il s'agit d'un village encore actif dont descendent également encore de nombreuses familles immigrées sur la Côte d'Azur et naturalisées françaises. Son nom, qui figure en 1476 sous la forme Aurigo (du latin *apricus* « exposé au soleil », opposé à *ibagu*, « *opacus* »), a été curieusement altéré et latinisé sous la forme *Henrici* au génitif dans l'acte d'habitation lui-même, alors que *Henricus*, comme nom de famille, n'existe pas dans la vallée. Par contre son cosyndic, Antoine Ardisson, Ardizzone ou Ardissonne en italien, correspond à une famille bien enracinée à Oneille, encore maintenant.

Nous pouvons ensuite grouper parmi les autres noms de famille, et en nous bornant à ceux de 1476, ceux qui appartiennent à la vallée inférieure d'Oneille et à son chef-lieu, et ceux qui viennent de la vallée supérieure. Il nous est facile ainsi d'identifier dans les *Guirardi* les Gherardi d'aujourd'hui ; dans les *Beri* ou *Berii* (toujours écrits au pluriel dans les documents d'habitation) les Berio ; dans les *Durbequi* (Durbec en français) les actuels Delbecchi typiques d'Oneille (tandis que les Dulbecco sont typiques de Port-Maurice) ; dans les *Truqui* les Trucchi (ou Trucco au sigulier) ; dans les *Guisan* ou *Guisani*, je pense, les Gazzano ; dans les *Calvi* les Calvi,

dans les *Constansso* les Costanzo (qui à Oneille ont encore une ruelle) ; dans les *Belloni* les Bellone du Borgo d'Oneglia. Et c'est tout en ce qui concerne Oneille et la vallée inférieure, en tout 8 noms et 15 chefs de famille sur les 27 qui sont nommés. Les autres viennent de la vallée supérieure, mais de sa partie basse, c'est-à-dire de Pontedassio et de ses environs : les *Semerie*, *Semeria* aujourd'hui ; les *Guersso*, aujourd'hui *Gheresi* ; les *Petri*, aujourd'hui *Peri* ; les *de Caronno* ou *Caron*, correspondant aux d'Acquarone, tirant leur nom de la plus haute montagne dominant la vallée d'Imperia ; les *Asquerii*, aujourd'hui *Ascheri* ; les *Cotta*, inchangés, tous typiques de la zone de Pentedassio et des villages environnants.

On devrait donc conclure que c'est surtout la zone agricole la plus riche et la plus surpeuplée à l'époque, mais non celle du bord de mer, qui a donné les deux groupes principaux en ordre de provenance ; et c'est naturel parce que ces paysans d'une région cultivée et non primitive retrouvaient à Biot les mêmes conditions de vie et pouvaient y reconstituer l'ambiance et y perpétuer les usages de leurs pays natal. Ils en ont certainement appelé d'autres à leur suite, mais nous devons attendre la découverte de nouveaux documents historiques pour tirer des conclusions démographiques plus étendues en pourcentage ou pour faire des rapprochements d'ordre linguistique et familial. C'est la voie qu'il faut indiquer à des chercheurs futurs pour compléter le cadre imparfait que nous pouvons présenter aujourd'hui et pour bien arriver à situer ce phénomène, minuscule en lui-même, dans le cadre plus vaste des liaisons Ligurie-Provence.

Qu'on revienne un peu au xv<sup>e</sup> siècle — c'est le vœu qui ressort de nos réflexions d'aujourd'hui — et à cette communauté et citoyenneté commune, entre la Ligurie et la Provence avant tout, mais aussi entre l'Italie et la France, que nos ancêtres ont rêvée plusieurs fois et pour laquelle ils ont lutté souvent sans pouvoir l'atteindre. Que le mot de « naturalisation », synonyme de « trahison de la patrie », à l'époque de ma jeunesse, devienne

un processus naturel de symbiose et de fusion entre nos deux pays qui sont à la fois les plus ligures et les plus latins de l'Europe : c'est le message que je vous apporte du fond du cœur et qui ressort aussi de l'histoire que nous venons de célébrer dans ces journées en parfaite amitié.

Nino LAMBOGLIA.

Cet article reproduit, avec peu de changement le texte de la conférence prononcée à Biot, le 7 mai 1970, à l'occasion des fêtes pour la commémoration du 5<sup>e</sup> Centenaire du repeuplement de Biot par des familles du Val d'Oneille. En raison de ce caractère de circonstance, il est dépourvu de notes et de bibliographie. Pour les documents essentiels concernant l'événement de 1470 on peut se rapporter surtout à l'*Histoire de Biot* par A.-J. DURBEC, 1<sup>re</sup> partie (dans *Annales de la Société Scientifique et Littéraire de Cannes et de l'Arrondissement de Grasse*, t. VII, 1935), p. 227-235.